

Le roman — Au nom du père, des petits-fils et des grands-pères

Jean-Cléo Godin

Volume 8, numéro 4, novembre 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036531ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036531ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

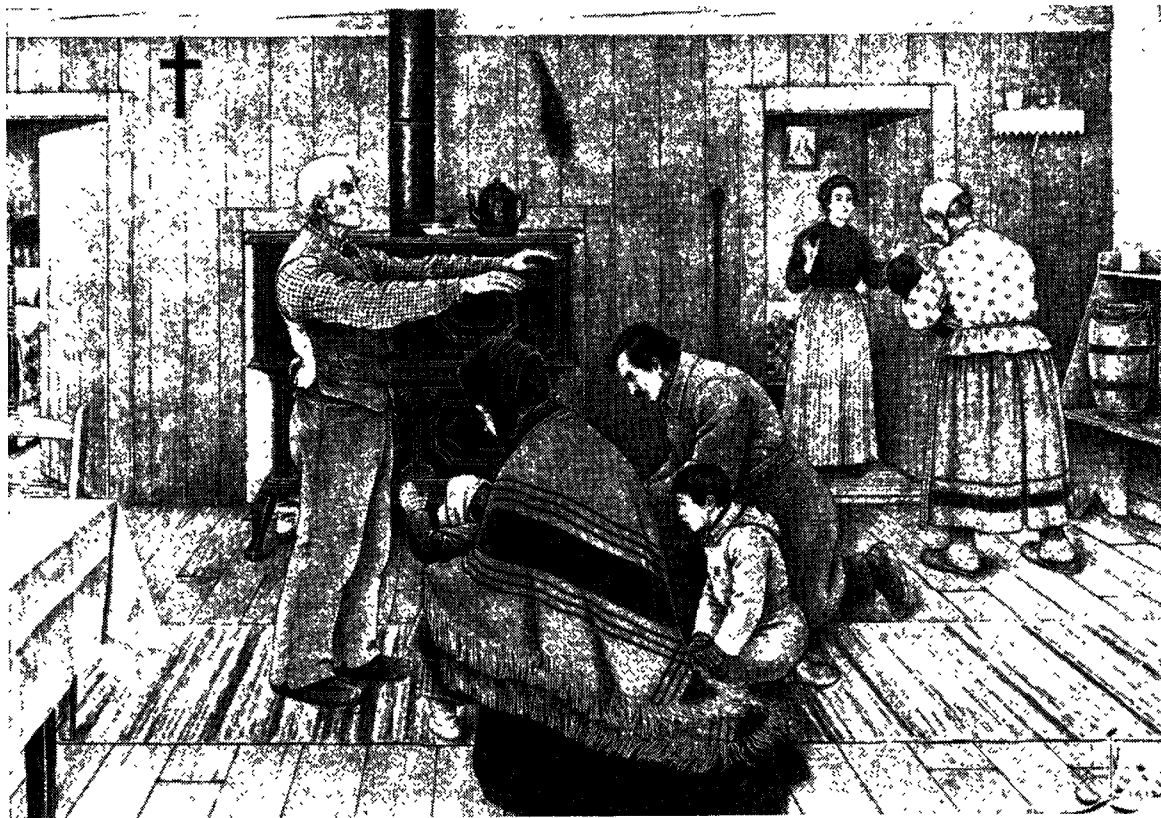
0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, J.-C. (1972). Le roman — Au nom du père, des petits-fils et des grands-pères. *Études françaises*, 8(4), 428–440. <https://doi.org/10.7202/036531ar>



Gravure de Edmond-J. Massicotte pour « Nos Canadiens d'autrefois »
(Montréal, Granger, 1923)

LE ROMAN — AU NOM DU PÈRE, DES PETITS-FILS ET DES GRANDS-PÈRES

Où en étais-je, dans ma lecture des quelque quarante romans parus depuis un an¹, lorsque ce phénomène a retenu mon attention? Assez curieusement, je crois bien que j'écoutais un jeune musicien homosexuel — *le Loup*, de Marie-Claire Blais — me raconter ses conquêtes amoureuses. Car ce jeune loup que son désir ramène sans cesse vers quelque pédéraste beaucoup plus âgé que lui — après sa sauvage liaison avec le jeune Bernard — n'accomplit-il pas ainsi son destin de « jeune animal domestiqué par le papa inconnu » (p. 130)? Et cette quête amoureuse d'un père tour à tour tendre et brutal, voire indifférent, est-elle si inusitée?

Mais ce qui m'apparaissait tout à coup, c'était moins la recherche du père que sa présence, forte et multiforme, dans la récente production. Pourquoi est-ce à son père, rival et modèle, que le narrateur de *la Représentation* adresse le récit de ses amours? Et cet attendrissement d'un

1. Au Cercle du livre de France, Montréal, 1971 : Gilles Archambault, *la Fleur aux dents*, 238 p. ; Léo Bertrand, *Alexandre Peuchot*, 133 p. ; Francis Bossus, *la Forteresse*, 95 p. ; Bernard Brévar, *le Mal de terre* (récit), 176 p. ; Gérald Lescarbeault, *A ras de terre*, 176 p. ; Lise Parent, *les Iles flottantes*, 183 p. ; Jean F. Somcynsky, *Encore faim*, 260 p. ; Paul Toupin, *le Cœur a ses raisons*, 120 p. ; 1972 : Jacques Garneau, *Mémoire de l'œil*, 161 p. ; Yvette Naubert, *les Pierrefendre*, 316 p. ; Alain Gagnon, *Isle*, 119 p. — Aux Éditions

père « dans le vent » imaginant, puis recevant les confidences de sa fille, dans *la Fleur aux dents?* Voire, l'extraordinaire et fantaisiste transmission de la chaise du maréchal-ferrant de père en fils, puis de père en fille — de Jean Goupil à Jean Goupille — dans le très séduisant récit de Jacques Ferron; et, presque dans la même veine, le portrait que brosse Madeleine Ferron d'un père adoptif extravagant, vouant à sa fille une affection exigeante, narcissique, mais entière. Étonnantes complicités qui ne cadrent pas avec une image plus traditionnelle des relations entre père et fils (ou fille) : celle que présente François Moreau par exemple, dans son *Requiem pour un père*. Mais n'est-ce pas le contraire et la même chose, l'envers et l'endroit? Et le fils qui, en guise de requiem, se libère de toute la haine qu'il a vouée à son père, n'exprime peut-être que son regret de n'avoir pas trouvé le modèle cherché, à imiter et perpétuer. Envers et contre toute apparence contraire, tel père, tel fils...² Ainsi ce François Pierrefendre³, que le seul désir de protéger son cousin

du Jour, Montréal, 1971 : Victor-Lévy Beaulieu, *les Grands-pères*, 157 p.; Marc Doré, *le Raton laveur*, 160 p.; Jacques Ferron, *les Roses sauvages*, 177 p.; Jacques Folch-Ribas, *le Greffon*, 310 p.; Louis-Philippe Hébert, *le Roi jaune*, 321 p.; 1972 : Marie-Claire Blais, *le Loup*, 243 p.; Jacques Ferron, *la Chaise du maréchal-ferrant*, 224 p.; Michel Beaulieu, *la Représentation*, 199 p. — Chez H.M.H., Montréal, 1971 : Gilbert David, *Presqu'il*, 135 p.; Madeleine Ferron, *le Baron écarlate*, 175 p.; Jean Hamelin, *les Éumeurs d'Hochelaga*, 209 p.; Claude Robitaille, *Rachel-du-hasard*, 178 p.; 1972 : Gilles Delaunière, *Et fuir, encore*, 162 p.; Marie-Hélène Collin, *Et parlera-t-elle ?*, 173 p. — A l'Actuelle, Montréal, 1971 : Claude Decotret, *Mourir en automne*, 126 p.; Andrée Maillet, *le Bois pourri*, 134 p.; François Moreau, *Requiem pour un père*, 134 p.; 1972 : Andrée Maillet, *le Doux Mal*, 206 p.; Roger Fournier, *la Marche des grands cocus*, 256 p.; Maurice Gagnon, *les Tours de Babylone*, 191 p.; Paul-André Bibeau, *Porte silence*, 124 p. — Chez Beauchemin, Montréal, 1971 : J.-Léopold Gagner, *Un cri d'adolescent*, 188 p.; 1972 : Lionel Allard, *Au fin bout de l'espoir*, 127 p.; J.-Léopold Gagner, *l'Aurore de la victoire*, 137 p. — Aux Editions des Forges, Trois-Rivières, 1971 : Guy Godin, *IOM*, 71 p. — Aux Editions Leméac, Montréal, 1971 : Antonine Maillet, *la Sagouine*, 106 p.; 1972 : Pierre Filion, *le Personnage*, 99 p.; Dominique Blondeau, *Demain, c'est l'Orient*, 202 p. — Aux Editions Garneau, Québec, 1971 : Suzanne Paradis, *Emmanuelle en noir*, 179 p. — Aux Editions du Temps, Sherbrooke, 1972 : Jean Simoneau, *l'Homo-victor*, 103 p.

2. « Au fond, comme je lui ressemble », s'écrit le narrateur de *Requiem pour un père* (p. 39).

3. Cf. *les Pierrefendre* d'Yvette Naubert.

terroriste fait mourir dans l'éclatement d'une bombe, semble réaliser ce que son père, dont l'idéal nationaliste s'est effrité avec le temps et les trahisons des autres, n'a jamais eu le courage de réaliser.

Le fait est que la figure du père n'est pas étrangère à une préoccupation nationaliste de plus en plus répandue, elle aussi : comme si le roman se chargeait tout à coup de montrer toute la distance qui sépare la mère patrie du *pays*, lequel est toujours une terre *paternelle*. Révolue, l'époque des orphelins que nous présentait Gratien Gélinas ou André Langevin. Nos personnages retournent volontiers au village du père⁴, voire des grands-pères. Nostalgie du passé, vogue nouvelle de la généalogie — « et il est notoire que nous aimons la généalogie⁵ », dira Andrée Maillet qui en sait quelque chose — entreprise de récupération des valeurs anciennes, revalorisées comme nos vieux bahuts et nos armoires en pin ? Certes, un livre comme *les Rumeurs d'Hochelaga* donne dans ce genre, et il témoigne d'une « belle époque » révolue : mais il fait exception. Alors quoi ? J'hésite, car cela me paraît complexe et variable. Mais l'impression la plus nette est celle d'une normalisation des liens avec le passé. Est-ce autre chose qu'a voulu affirmer Victor-Lévy Beaulieu, à travers la lente agonie du grand-père ? « Être le premier à être mis dans une grande caisse, dira celui-ci, voilà l'acte qui n'appartenait qu'au père. Au lieu de quoi ils étaient tous tombés avant lui... » (p. 106). Peut-être, après tout, cette littérature rejoint-elle la douleur de Menaud à la mort de son fils Joson ; chez les Pierrefendre aussi, c'est le fils qui meurt, laissant ses parents traîner leur ennui. Mais le ton a changé, l'accent porte moins sur la rupture que sur une continuité malgré tout assurée, moins sur l'échec que sur les recommencements toujours possibles. Il y faut, bien sûr, plus d'humour que n'en avait Menaud. Ainsi,

4. Le destin de la jeune « maîtresse des Etats » retournant au village natal de son père, dans *Pointe-aux-coques* d'Antonine Maillet qu'on vient de rééditer chez Leméac (1972), est à cet égard exemplaire.

5. *Le Doux Mal*, p. 144.

dans *la Fleur aux dents*, Georges Lamontagne devenu, à 39 ans, chômeur et grand-père, se fait épicier — salut, Crémazie! — et rêve au jour où son petit-fils deviendra le grand journaliste qu'il n'a pu être. « Il sera l'instrument de ma revanche. Je l'enverrai dans les plus grandes universités, il parlera avec autant d'aisance que tous les Français de la terre... » (p. 238). Autres temps, autre revanche... des berceaux : les grands-pères mourront ou se feront épiciers, et le pays nous appartiendra, à la majorité des petits-fils...

Le pays, hier, aujourd'hui, demain : combien de nos romans touchent, peu ou prou, à la chronique des temps passés ou présents? Il est difficile, certes, d'y toucher beaucoup et de préserver l'intrigue véritablement romanesque. Bernard Brévard décrit fort bien l'expédition de Champlain et le terrible scorbut qui la décima : au même titre que *les Rumeurs d'Hochelaga*, c'est de la chronique, non du roman. Au moins ces auteurs ne prétendaient-ils pas, je pense, faire ce qu'ils n'ont pas fait. La tentation semble plus grande, lorsque les événements sont récents, de les servir à la sauce romanesque : ne réussit pas qui veut cette sauce-là. Ainsi Claude Decotret et Pierre Ladouceur, s'inspirant de nos événements d'Octobre, Lionel Allard des déplacements de population dans le Bas du fleuve, servent fort mal leur cause en publiant sous couvert de roman des chroniques plus ou moins ratées — particulièrement ratée, celle de Ladouceur — plus ou moins « engagées » : cela ne vaut guère mieux que les deux romans de Léopold Gagner destinés à l'édification des parents et des adolescents. Mais peut-on s'en étonner outre mesure, quand le grand Ferron lui-même laisse ses *Roses sauvages*, pourtant si merveilleusement épanouies au premier chapitre, s'étioier en pleine floraison, le temps — trop long, hélas! — de dire la vigueur et le malheur de l'Acadie, au pays du maire Jones? L'on ne peut dire, non plus, qu'Yvette Naubert ait su bien intégrer aux diverses composantes de son roman celles — l'aventure terroriste du cousin Roland, l'épisode de l'immigré polonais

s'intégrant à la minorité anglophone possédante — qui sont le plus visiblement porteuses d'un *message* politique⁶. Ma foi, la plus romanesque de ces chroniques inspirées par l'événement récent demeure *la Marche des grands-cocus*, de Roger Fournier. Roman très cinématographique : quelles images que celle de la grande tuerie du troupeau devant l'église, aux funérailles du pendu, ou celle de la baignade des marcheurs, nus sous la pluie ! Cette « révolte des gens du Bas du fleuve » part, elle aussi, des attermoissements du B.A.E.Q. et de la mort de Saint-Octave-de-l'avenir — Dieu, quelle ironique toponymie ! — mais ceux qui la font sont d'abord des personnages vrais, c'est-à-dire inventés, vivant une aventure que n'ont jamais relatée les journaux, mais truculente, violente, érotique, joyeuse jusque dans son issue tragique à l'ombre de la vieille prison de Québec.

Des personnages, un univers romanesque : une voix, surtout, qui impose sa présence. Nul besoin, pour le comprendre, d'opposer l'actualité sociopolitique et la création : il serait trop facile, alors, de se faire bon romancier en délaissant l'événement, ou la bonne histoire vraisemblable du « roman à papa ». Et chacun sait que le roman se réduit volontiers, de nos jours, à une sorte de monologue, voire à une sorte de réflexion sur le roman que l'on pourrait écrire. Tel, *le Personnage* de Pierre Filion. « Cueillir un personnage comme on ramasse des bigorneaux, pour le plaisir » (p. 50), écrit l'auteur avec un sens étonnamment sûr de l'écriture et de l'humour. Et ailleurs : « je ne suis qu'un personnage fictif, rien d'autre, je n'existe pas » (p. 34), et le lecteur entend au contraire la voix assurée d'un personnage fictif mais vivant, engageant avec lui des dialogues fous, ébauchant des complicités, se moquant de lui-même et de ses multiples visages de personnage romanesque — « J'étouffe, le fil de l'histoire m'étrangle ; une très belle pendaïson formaliste... » (p. 31) — parodiant

6. Et pourquoi fallait-il que le fiancé de Lola, dans *le Doux Mal* d'Andrée Maillet, fût un prisonnier politique interné rue Parthenais ? Nécessité romanesque... ou d'époque ?

et utilisant les procédés et un certain détachement affecté du romancier contemporain. Mais l'essentiel est là, très précieux : la voix fraîche, enjouée, d'un écrivain que l'on découvre. Je donnerais volontiers, pour ce petit livre, plus d'un apparemment écrit avec la même désinvolture, le même mépris pour les exigences traditionnelles du roman : *Porte silence* de Bibeau, décevant après un premier roman plus prometteur, *Et parlera-t-elle ?* de Marie-Hélène Collin (mais voilà un auteur qui ne *parle* pas), ou *Mémoire de l'œil* de Jacques Garneau, dont la recherche du détail microscopique dénote trop l'exercice. De même, le roman de Léo Bertrand, malgré quelques épisodes plus attachants — celui de la voisine trop entreprenante, celui du policier-chevalier de Colomb — ne dépasse pas la moyenne de ces romans axés sur un personnage égocentrique, narcissique, rêveur désenchanté. À ces pâles répliques de *l'Étranger*, je préfère un ouvrage plus alambiqué, certes, mais misant sur la seule recherche d'une expression nouvelle. Qui est *Presqu'il ?* « Dans ce presque pays, je suis presque Il » (p. 110), apprend-on, mais cela ne nous éclaire guère plus que les extraits d'un pseudo-journal intime, les bribes de récit romanesque — « P.S. Je pars pour l'Italie. T'enverrai carte postale » (p. 51) — l'utilisation de slogans publicitaires ou le collage de phrases apparemment incongrues : « premier amour, c'est l'heure, pour un temps » (p. 132), etc. Peu importe, car ici encore le roman se crée dans sa propre parodie, et une voix se fait entendre, tour à tour tendre et violente, fantaisiste ou désespérée. Avec de telles œuvres, d'ailleurs, s'estompe la cloison entre roman et poésie. Voyez *le Roi jaune*, par exemple : ces courts paragraphes d'inspiration surréaliste (ou « michaldienne ») sont autant de poèmes autonomes, merveilleusement incongrus. Il est passé trop inaperçu, il me semble, ce roi de la folle rêverie, de l'imaginaire déchaîné.

Plus ou moins réussies, ces œuvres ont néanmoins le mérite certain d'explorer des voies nouvelles. Entre celles-ci et le roman balzacien, toute une série de combinaisons et de compromis possibles, mais l'on n'ose guère plus se

soumettre à ce que Pierre Filion appellerait sans doute « l'histoire parfaite, d'une somptueuse et rigoureuse logique, transpercée d'un bord à l'autre de bon sens... » (p. 30). Je ne vois guère que *le Greffon* de Folch-Ribas qui le fasse⁷ et, ma foi, cette chronique d'une famille espagnole déracinée a toutes les qualités et un peu plus de raideur qu'une œuvre de Troyat. Aussi, peut-être, les nouvelles que Toupin groupe sous le titre de *le Cœur a ses raisons*, et qui s'inscrivent dans une bonne et longue tradition⁸. Mais assez souvent, il me semble que des auteurs moins jeunes et qui ont déjà fait de bonnes œuvres « à l'ancienne » tentent un peu maladroitement de se mettre au goût du jour. Ainsi l'effort que fait Yvette Naubert, en brouillant la chronologie et juxtaposant les divers éléments de sa chronique familiale, en introduisant dans son roman un plaidoyer nationaliste qui ne me paraît pas convaincant, ne perd-elle pas en cohérence et en vérité ce qu'elle gagne en « modernisme » ou en sobriété ? Les noirs et grands bourgeois américains de *l'Été de la cigale* vivaient plus intensément que ces Québécois... De même *le Doux Mal* d'Andrée Maillet donne franchement l'impression d'un roman traditionnel honteux de lui-même : de l'auteur des *Remparts de Québec*, on attendait mieux. Au moins *le Bois pourri*, autre chronique d'une vieille famille bourgeoise, plaît-il davantage : tout est ici traditionnel — et surtout la mère dominatrice et évoluée — mais tout est aussi vrai que le cri nocturne du « bois-pourri » qui, plaintif et fier, traverse et domine l'œuvre.

À l'inverse de ce courant, dirait-on, la démarche de jeunes romanciers : de la liberté du souffle et de la technique au retour discret de l'intrigue romanesque. Je songe à ce trop court récit de Guy Godin, *IOM*. « IOM,

7. Bien, s'entend ; car *Au fin bout de l'espoir*, *le Mal de terre* et les deux œuvres de Gagner sont de facture très traditionnelle. De même, avec une plus grande souplesse et un plus grand talent, *la Forteresse* de Bossus et *le Mal de terre* de Brévart.

8. Le ton, il me semble, fait penser aux nouvelles de Paul Morand ; mais la première nouvelle, *Didi*, rappelle étrangement *Un cœur simple* de Flaubert.

c'est MOI à l'envers », précise-t-il (p. 31), mais qu'on le comprenne bien : c'est l'homme se recréant, après avoir jugé et rejeté son jeune passé de « rejeton de la race des Genoux-usés » (p. 15). Telle est l'iomisation, qui rappelle, bien sûr, l'univers de Ducharme; pourtant le langage, sobre et mesuré, presque ciselé mais conservant toute la fraîcheur de l'enfance, est bien le signe d'une inspiration autonome. Si fantaisiste soit-il, cet univers vit et l'om referra le monde, ayant rencontré une âme sœur, Robe-d'un-soir : ensemble et sous l'égide du sage grand-père, ils réapprennent la vie des plantes, la lumière du jour, l'odeur de la terre. Celui qui se définit lui-même comme un « enfant vieux » (p. 18) ne réinvente-t-il pas ainsi le récit de la création de l'homme, à peine différent, pour l'essentiel, de cette légende indienne qu'ont consignée Bernard Assiniwi et Isabelle Myre⁹. Un homme, une femme : quelle vieille histoire ! Mais le roman peut-il s'en passer ? Je ne connais rien au roman d'anticipation et serais incapable d'apprécier les projections que fait Maurice Gagnon pour l'an 2380. Mais quel étonnement — déception ? — de voir que le héros des *Tours de Babylone*, rejetant la civilisation programmée et mécanisée de son siècle, fuit vers quelque royaume demeuré humain, au bras de Katerina, la jeune princesse arabe ! Et tout ceci, notons-le bien, grâce à la complicité d'un supérieur vieux jeu, très paternel...

Il n'y a d'étonnant, dans cette conclusion, que la rencontre d'une civilisation futuriste et du monde des *Mille et une nuits*, d'une projection vers l'avenir et d'une technique romanesque traditionnelle. L'essentiel demeure la recherche d'une authenticité perdue, d'un humanisme nouveau, mais dont on ne saurait dire, parfois, en quoi il diffère de l'ancien : chacun à sa manière, revalorisant le passé ou le rejetant violemment, presque tous nos roman-

9. Cf. *Anish-nah-Be*, Montréal, Leméac, 1971, 105 p. De lecture un peu ardue, ce livre me paraît tout de même précieux, rendant accessible (bien qu'en traduction et adapté, bien sûr,) un héritage culturel bien québécois, lui aussi...

ciers n'en sont-ils pas là ? Au terme d'un été brûlant où ils ont rejeté tous les tabous et violé toutes les règles de notre société de consommation, les jeunes amoureux d'*Ilse* renoueront avec la messe dominicale, avant de s'anéantir dans la mort et la folie : que voilà une histoire originale ¹⁰ ! Anarchistes, blasés, indépendantistes ou grands voyageurs, les personnages d'*Encore faim* goûtent « la grande douceur du monde, avec le mélange de deux corps jeunes dans la chaleur des premiers soleils du printemps » (p. 224). Ces histoires-là, depuis belle lurette, se terminent à peu près de la même manière : « Le bonheur. Et ils avaient encore faim » (p. 260). Amour, bonheur, faim et soif jamais assouvies.

Quelques audaces nouvelles, pourtant : on ose plus volontiers avouer, par exemple, que les « deux corps jeunes » se désirant l'un l'autre, appartiennent au même sexe. Un recueil de nouvelles et un récit récents font état de ces amours dites anormales, et ces deux œuvres sont parmi les plus belles. *Et fuir encore*, d'une admirable discrétion dans l'évocation d'une sensualité douce, s'éveillant lentement, sans heurt : fuite d'une vie religieuse amorcée chez les Frères, d'un idéal désincarné vers une plénitude du corps, des « hommes noirs et minces [qui] connaissaient l'éternité » (p. 72) vers l'ami Marcel de Saint-Boniface, Mario rencontré à San Antonio, ou le métis Tom croisé « dans l'existence blonde de l'été qui le pousse soit vers Winnipeg, soit vers Fort William » (p. 109). Et dans cette fuite jamais terminée, on décèle une résignation qui est acceptation de soi, mais aussi accomplissement de ce rite quasi sacrificiel — tant la souffrance paraît, ici, nécessaire au bonheur — auquel s'attache Marie-Claire Blais. *Le Loup* évoque beaucoup moins, en effet, les promiseutés nocturnes de Jean-le-Maigre et de ses frères que l'univers de *l'Exécution* : milieu de jeunes

10. Autant que les amours d'un jeune homme et d'une femme de quarante ans, se terminant par une prévisible rupture : c'est l'histoire que raconte maladroitement Dominique Blondeau, dans *Demain, c'est l'Orient*.

mâles enfermés dans quelque collège, et dont la quête de tendresse et d'affection se rapproche volontiers des rituels primitifs de la communion, de quelque « cène plus païenne que déifiée » (p. 89). Ainsi le narrateur pourra-t-il conclure que son camarade Bernard « avait été pour [lui] ce qu'il cherchait avant tout chez les autres, la nourriture, le pain de vie... » (p. 100). Dans ce livre moins que dans le recueil de Delaunière, on sent l'implication personnelle, le « je » vibrant et encore retenu par une certaine pudeur. Marie-Claire Blais, par contre, pousse plus loin l'étude d'un amour terriblement exigeant, souvent masochiste et cruel.

C'est d'amour, encore, que nous parlent Michel Beaulieu et Claude Robitaille. Ce dernier, discrètement, comme à travers un voile : visiblement, pour Robitaille, compte moins l'accomplissement d'un récit que sa naissance, et ses personnages semblent sortir d'une toile où tout a été soigneusement mis en place, avec un sens balzacien du détail, de l'ambiance, du tracé minutieux et net. Et l'amour, c'est ce qui pourrait arriver, arrive, arrivera... Pour Michel Beaulieu, au contraire, une suite ininterrompue de conquêtes, d'aventures : Marie-Thérèse, Line, Mireille, Hélène, Claire, Louise... Il ne s'agit, ici, que de l'« accomplissement », de l'« assouvissement du désir » (p. 92), comme si toute la quête de bonheur se ramenait à la satisfaction du désir sexuel, à la jouissance. Sujet facile ? Peut-être : mais livré à lui-même, il ne résisterait pas longtemps à l'ennui d'une confession qui n'en finit plus de redire les mêmes choses. Comment contourner la difficulté, soutenir l'intérêt pendant deux cents pages, créer une tension alors qu'au bout de vingt pages le lecteur semble ne plus avoir rien à apprendre ? Demandez à Beaulieu, qui a réussi à transformer en projection kaléidoscopique ce dialogue (d'ailleurs faux : c'est un monologue truqué) entre un père (ou beau-père, peu importe) et son fils, amants impénitents et impertinents, mais rivaux, se disputant les mêmes femmes. Il y faut, certes, beaucoup de talent et d'astuce : Beaulieu n'en manque pas et met à

contribution toutes les ressources d'une écriture poétique, comme celle de la typographie — colonnes parallèles, italiques, parenthèses, etc. — pour rendre vibrantes, magiques, d'interminables phrases qui laissent place, pourtant, à l'évocation, à la suggestion. En définitive, et grâce à l'utilisation adroite de certaines techniques, l'œuvre intéresse parce qu'on y rencontre une présence, la tendresse et la tristesse d'un être en quête de bonheur mais sachant que « chacun se creuse son propre trou et quand il a fini de creuser, il ne reste plus qu'à le refermer par-dessus lui » (p. 166).

En cela, à tout le moins, le roman de Michel Beaulieu s'apparente-t-il au récit de Victor-Lévy, *les Grands-pères*. Mais aussi, par l'habileté à poursuivre, sans lasser, ce long monologue sur la banalité tragique d'une vie. Milien, Milienne, entre les marmites et la grand-messe, entre les naissances et les enterrements, les miettes de tendresse et les violences rentrées, les besoins élémentaires à satisfaire et les pilules à prendre pour repousser la mort. Victor-Lévy nous avait habitués à des chroniques familiales plus triviales encore, où se mêlaient le sordide quotidien et une sorte de souffle épique¹¹. J'avoue préférer à ces fresques parfois naïves ce lamento plus austère; à l'utilisation souvent agaçante du joul, dans les premières œuvres, l'intégration parfaitement harmonieuse, ici, du vieux langage. Et l'œuvre la plus épique, au fond, n'est-ce pas celle-ci ? Milien est seul, mais au centre d'un monde qui s'étend à perte de vue, depuis les « granges avec les cochons dans les enclos boueux » (p. 48) jusqu'aux « trois routes longues comme un doigt » qui sont « les limites du monde connu » (p. 74). Mieux encore : les grands-pères sont le passé et l'avenir, témoins d'une humanité à assumer et à continuer, au-delà de cette mort dont Beaulieu décrit l'approche avec un luxe presque hallucinant de détails,

11. C'est également ce qui fait le charme de *A ras de terre*, de Gérard Lescarbeault. Un roman habilement mené d'où se dégage beaucoup de fraîcheur, de légèreté.

jusqu'à cette « dernière pensée qui ne se formulerait pourtant que de l'autre côté du miroir, dans le pays immobile et blanc... » (p. 157).

En mourant, Milien se voit entouré des démons et des anges, et je se saurais dire lesquels lui seront plus bénéfiques. Mais peut-être ne connaissait-il pas la légende de la *Chaise du maréchal-ferrant* : il ignorait donc qu'il suffit de vendre son âme au diable pour s'assurer la possession d'une chaise volante et transformer sa vie en jeu délirant. Jacques Ferron ne l'ignorait pas et, retrouvant sa verve de conteur, nous raconte l'histoire de Jean Goupil de Cap-Chat qui, le premier, roula le diable en mourant aussitôt le pacte conclu, puis d'un second Jean Goupil qui recevra la chaise en héritage, avant de la léguer à son tour à sa fille Jean Goupille... Quelle merveille, cette chaise qui permettra à un jeune beauceron d'amener sa fiancée passer la soirée sous les palmiers des Caraïbes : aussi finira-t-il sénateur, ce beauceron, et sa fille aura de riches prétendants. Conte de fées ? Non, mais la plus belle œuvre, peut-être, de ce diable d'écrivain qu'est le grand Ferron ¹².

JEAN-CLÉO GODIN

12. Je m'aperçois, en terminant, que certaines œuvres n'ont pas encore trouvé leur place dans cette chronique. Mais des *Iles flottantes* et de *l'Homo-vicier*, je n'aurais certes pas dit grand bien. *Emmanuelle en noir*, par contre, me semble se classer dans une bonne moyenne. Quant au *Baron écarlate*, de Madeleine Ferron, il faut tout de même dire que c'est un récit fort bien fait, drôle et prenant : cette œuvre aurait certes mérité qu'on s'y arrête plus longuement. *La Sagouine* d'Antonine Maillet, enfin, n'a peut-être pas sa place dans une chronique du roman, car c'est une série de longs monologues destinés à la scène. Je dirai pourtant que j'ai beaucoup aimé cette œuvre rabelaisienne de la romancière acadienne.